Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 33

Artikel: L'année de la misère, 1816-1817
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213253

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

coulaient des jours heureux et sans inquiétude Mais le soldat est par sa nature errant et vagabond ; il ne peut se fixer nulle part : que de beaux yeux en ont pleuré.

Un jour vint, de la division ou du général, l'ordre de déguerpir. Finis les beaux jours du dépôt ; voici venir le service en campagne, les étapes de 40 et 50 kilomètres, les heures interminables du « drill » salutaire, peut être, honni, certainement. Mais au militaire, on ne raisonne pas, on obéit ; on plie bagage et l'on s'en va ailleurs. Ainsi fit la compagnie, les hommes bourrent leurs sacs ; les voitures reçoivent leur chargement réglementaire, où il y a une place pour chaque chose et où chaque chose doit être à sa place. C'est bien. Mais les deux pensionnaires, qu'en faire ?

Leurs petits pieds, qui font si bien avec la choucroute, vous ne les voyez pas trottinant pendant d'innombrables kilomètres après des soldats faisant 120 pas à la minute ! Les rouler sur le sac ? Impossible. Les expédier par chemin de fer, tout là-bas, vers Delémont, Courroux ou d'autres lieux ? Cela coûterait gros à la caisse de l'ordinaire, car le règlement — on ne s'avise jamais de tout — n'a pas prévu des bons de transport pour les cochons de la compagnie ! Que faire ? Que faire ? Un conseil de guerre fut tenu ; les grands sachems de la tribu y siégèrent. Une décision fut prise, qui fut tenue secrète, comme toujours les décisions de guerre.... On partit, sans les cochons. Ils avaient disparu. Envolés, escamotés, accaparés, envoyés outre *Rhin*, convertis en saucisses ? Nul ne le savait.

Ainsi se fit la première étape. La compagnie, le second jour, quittait la Fontaine aux ***, au pied de la ***, percée d'un grand tunnel, lorsqu'un major, chevauchant à côté de la voiture à blessés, que ferment des toiles grises, comme les voitures des boulangers, perçut des gémissements singuliers... Jamais, dans sa pratique médicale, pas même à l'Hôpital, il n'avait entendu des malades se plaindre avec de tels accents. Un supérieur, c'est curieux de nature ; un homme de l'art et de science, bien plus encore. Il tire le rideau... Pas de blessés. Les cris sortent d'une grande caisse qui a pris la place des blessés. Qu'est cela ? comme disaient les Hébreux en découvrant la manne, un beau matin, dans le désert ? Ceci... c'étaient nos deux cochons, confortablement installés et faisant le voyage dans la « Julie » (ainsi nomme-t-on chez les « sanitaires » la voiture à blessés). Engueulades, explications. Les Romands sont bons *princes*, même galonnés. Ils sont toujours sensibles aux bonnes raisons.

— Major, on vous donnera un atriau.

La chose finit par un éclat de rire qui retentit jusqu'à la division. Les deux porcs sanitaires terminèrent la course sans être inquiétés. Ils ne sont pas morts ; ils vivent encore, à moins que la démobilisation n'ait abrégé leurs jours.

Puissent nos voitures d'ambulance ne jamais connaître d'autres blessés ! B.

Le vœu d'un père. — Un veuf, de caractère très doux, très conciliant, vivait avec sa fille, d'humeur atrabilaire. La paix du logis lui coûtait de perpétuelles concessions. Mais il ne se plaignait guère. Se sentant vieux et débile et n'ayant pour tout avoir que quelques économies, péniblement amassées, et qu'alimentait ses modestes appointements de comptable dans une administration de l'Etat, son souci constant était de devoir quitter ce monde avant d'avoir assuré à sa fille des ressources suffisantes pour subvenir à son existence.

« Ce que je voudrais, disait-il, l'autre jour, à une vieille connaissance de la famille, c'est que ma pauvre Aurore trouvât un garçon honnête, travailleur, aimable, dévoué, qui, en lui donnant son cœur, lui assurerait aussi une vie sans souci .»

Puis il ajoutait, après un gros soupir :

« Elle serait ainsi mieux partagée que son mari .»

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Les Traditions valaisannes

PAR MAURICE GABBUD

(Tous droits de reproduction réservés).

III

Le costume.

De même que les coutumes et usages locaux, les costumes valaisans, la façon de s'habiller et celle de se nourrir aussi, ont subi au cours du dernier siècle d'importantes, de profondes modifications dans quelques parties du pays en rapport plus direct avec l'étranger, avec les grands centres qui donnent le ton à la mode. Ces changements ont marché de pair avec l'évolution sociale et économique. Une étape bien accusée a été celle de l'établissement des chemins de fer dans la vallée du Rhône. La voie ferrée s'avançant peu à peu des bords du lac Léman a atteint successivement les villes et villettes du Valais dans le courant de la seconde moitié du siècle passé avant de s'attaquer à la formidable forteresse du Simplon, ou plutôt *sous* laquelle elle s'est frayée une route dès le début du siècle où nous vivons. — Mais si, presque dans tout le Bas-Valais et très haut dans la plaine, la mode de Paris et d'autres capitales de l'élégance y a détrôné les pittoresques costumes nationaux d'autrefois, que des personnes de bon goût, des amateurs fidèles au culte des choses du passé, ressuscitent parfois dans un bal, une fête locale, profane ou religieuse, à l'occasion de la commémoration d'un souvenir historique et patriotique, par exemple le premier centenaire de l'Indépendance du Bas-Valais, en 1898, dans une exposition cantonale ; ces costumes antiques se conservent, par contre, dans un certain nombre de localités de la partie centrale du canton et dans le Valais de langue allemande, presque intacts, tels qu'ils étaient il y a quatre ou cinq siècles, à l'époque du cardinal Schinner ou à celle du grand Stockalper, ainsi que nous le montrent les échantillons réunis dans le musée de Valère et les portraits d'ancêtres, plusieurs fois séculaires, conservés religieusement comme de précieuses et pieuses reliques dans nombre de vieilles maisons valaisannes.

Le fameux *chapeau valaisan*, le chapeau à *falbala*, était encore en plein XIXe siècle, la coiffure préférée des dames de l'ancienne et fière aristocratie valaisanne, mais aujourd'hui, il a été relégué au galetas par les paysannes du bas pays, adoratrices de la mode étrangère. Dans la haute vallée de Bagnes, qui est ma petite patrie, depuis de longues années il ne fait plus que de timides et brèves apparitions de plus en plus rares sur la tête de quelque brave vieille à demi réfractaire à l'engouement mondain du jour. Cependant les localités si conservatrices des environs de Sion : Savièze, Ayent, Nendaz et les villages sis au seuil de la profonde vallée d'Hérens, ainsi que le Haut-Valais, sont encore bien fidèles au port du chapeau valaisan classique ou à forme le rappelant de bien près. Il n'est pas impossible que les conditions modernes de la lutte pour la vie n'aient pas été fatales aux chapeaux à falbala qui reviennent avec leurs riches rubans aux chatoyantes couleurs à un prix élevé de vingt à soixante francs, ce qui a donné naissance au pittoresque dicton haut-valaisan : *Wybergrind Kost'es Zitzind* : une tête de femme coûte autant qu'un grand veau.

Le coquet petit chapeau aux ailes rabattues et bordées de noir des gentilles *Nendardes* et *Saviézannes* délurées, contraste agréablement avec le modeste *haut de forme* dont les femmes de Vex et des villages prochains se coiffent les jours de semaine. — Les costumes masculin et féminin d'*Evolène*, au fond du val d'Hérens, accusent nettement le rôle capital du drap du pays dans la confection des vêtements de fête et de ceux de tous les jours et doit trahir, à mon avis, un élevage encore très important du mouton, qui a été de plus en plus délaissé un peu partout ailleurs à mesure que les filles de paysans sentaient croître en elles le dédain pour le rouet de nos grand'mères. Hélas, comme le dit un ancien adage du pays romand : « Ce n'est plus le temps où la bonne reine Berthe filait. »

Ce n'est plus guère qu'à Evolène que tous les indigènes masculins portent encore le solide paletot de drap brun, noir ou roux, avec col le plus souvent de couleur verte, orange, tranchant complètement sur celle du reste du costume. A part leur lourde robe de drap aussi, généralement abandonnée ailleurs, les *Evolénardes*, sous leur petit chapeau plat, rappelant quelque peu le chapeau canotier de vos Parisiennes, leurs manches bouffantes et leurs brillants fichus multicolores, sont certainement celles des Valaisannes dont la toilette, du dimanche surtout, est la plus riche en couleurs voyantes. C'est un régal pour les yeux que d'assister à une messe de dimanche dans l'église de cette commune montagneuse, même pour un sceptique.

En fait de couleurs éclatantes, je n'aurais garde d'oublier à cette occasion le foulard rouge vif dont se coiffent d'une façon toute spéciale les femmes Chorgues, surnom populaire par lequel on désigne les habitants du Val d'Illiez. Tout récemment, le port du mouchoir rouge des luronnes du Val d'Illiez et de Champéry a pris de l'extension par suite du séjour momentané dans la région, de différentes compagnies de fusiliers valaisans, en 1914, aux premiers mois de la mobilisation, et qui, en revenant dans leurs foyers, ont apporté comme un trophée ou un souvenir, le mouchoir rouge pour en faire cadeau qui à sa sœur, qui à sa bonne amie. — Les femmes de cette vallée ont l'aspect d'authentiques amazones, quand, à l'occasion de courses à la montagne pendant la bonne saison et surtout en hiver, elles revêtent bel et bien la culotte comme leurs maris, et cela non seulement au figuré, comme il y en a tant, disent les mauvaises langues, à la campagne comme à la ville.

Ce que je viens de dire de l'accoutrement des paysannes du Val d'Illiez est actuellement, à ma connaissance, la particularité la plus intéressante du costume bas-valaisan devenu très banal. L'habit à queue ou à pans, vulgairement dénommé le *blanchet*, les légendaires chausses, le chapeau haut de forme appelé *chapeau à trois étages*, ont pour ainsi dire rejoint les neiges d'antan. A peu près à la même époque, — il y a près de trois quarts de siècle, dans ma vallée d'origine, — a disparu le port de la cadenette, et un peu plus tard furent abandonnés petit à petit, avec la culture du chanvre, les métiers à tisser, lorsqu'on crut devoir se fournir en magasin d'étoffes exotiques et abandonner les produits de son propre sol.

(*A suivre.*)

L'année de la misère, 1816-1817. — Notre fidèle collaborateur, M. Marc Henrioud, à Berne, a eu l'excellente idée de faire un tirage à part des très intéressants articles qu'il a publiés dans la *Revue historique vaudoise*, sur l'*Année de la misère en Suisse et plus particulièrement dans le canton de Vaud, 1816-1817*.

La lecture de cette brochure, à l'époque actuelle, présente un attrait tout particulier. D'un style clair, concis, élégant, d'une documentation précise, l'étude de M. Henrioud aura sûrement grand succès. Elle le mérite pleinement.

On peut se procurer cette brochure auprès de l'auteur : Gryphenhübeliweg, 19, Berne (fr. 1,50, port compris).